



VOL. II.—No. 47.

MONTREAL, JEUDI, 23 NOVEMBRE, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTS.

LE RECENSEMENT.

Pour la première fois, peut-être, depuis l'établissement de ce pays, il y a un vide dans la perspective brillante que notre reproduction merveilleuse offrait à nos regards; pour la première fois il y a une ombre, une ombre lugubre dans le tableau de nos destinées nationales.

Au milieu de luttes et des dangers sans nombre qui nous assaillaient, lorsque le ciel de la patrie était sombre, que la tempête hurlait autour de l'arbre national, nous nous consolions dans la pensée que si le vent faisait tomber de cet arbre quelques feuilles, de nouvelles racines venaient, à chaque instant, l'attacher plus profondément au sol. En voyant la population canadienne s'agrandir et se multiplier par la seule force de sa reproduction naturelle à l'égal des autres nations, les pères de la patrie plongeant leurs regards dans l'avenir disaient avec fierté que l'immense région laissée à notre expansion n'était pas trop grande pour nous, et qu'un jour cet arbre puissant la couvrirait tout entière de ses rameaux et de ses fruits.

Confiants dans nos forces et dans la Providence qui nous avait conduits par la main à travers tant de misères et de dangers, nous nous endormions en rêvant de nos glorieuses destinées. Depuis quarante ans surtout, nous nous bercions mollement dans nos souvenirs et nos illusions, au souffle de la brise qui enflait nos voiles et entraînait notre barque; le danger était passé, le ciel nous était favorable.

Hélas! nous oublions les conditions d'existence imposées à tout être humain, à toute nation: nous oublions qu'il est dans l'ordre de la Providence que l'homme travaille sans jamais se reposer, que l'intelligence lui a été donnée afin qu'il évite les dangers semés sur ses pas, et cherche sans cesse de nouveaux moyens de progrès et de développement. Nous oublions enfin que, à l'exemple de Sisyphe, il nous faut tourner constamment ce rocher qu'on appelle le progrès, si nous ne voulons pas en être écrasés.

Aussi, pendant que nous prêtons l'oreille aux sirènes qui nous charmaient en chantant nos gloires, nous n'apercevions pas les écueils vers lesquels nous marchions. Chose étonnante et triste à constater! c'est depuis la fin de nos combats que date l'ère de notre décadence.

Mais à quoi servent les phrases? Ce sont des faits qu'il nous faut, nous en avons eu assez de phrases sonores.

En 1784, nous étions 100,000; en 1831, 380,000; en 1844, 524,307; en 1851, 669,528; en 1861, 847,615. C'est-à-dire qu'ayant toujours grandi dans la proportion de trente à quarante pour cent par dix ans au taux de 3.60 à 4.25 par an, nous devrions être aujourd'hui au moins 1,116,566.

Or, quoique nous ne connaissions pas encore le chiffre exact de la population d'origine française dans le recensement qui vient de se faire, nous n'hésitons pas à dire que nous n'avons pas augmenté de 10,000 depuis 1861, et même il est probable que nous n'avons pas augmenté du tout.

En effet, le chiffre officiel de toute la population bascanadienne est de 1,190,505 âmes. Or, de ce chiffre il faut retrancher 15,000 âmes que l'immigration nous a apportées, et au moins 329,000 d'origine anglaise, irlandaise, etc., etc., car la population anglaise, qui était de 268,951 âmes en 1861, a dû augmenter d'au moins 60,000 pendant

les dix dernières années: ce qui laisse environ 846,505 âmes pour la population d'origine française.

Où est allée la différence de 303,495 âmes entre ce que nous sommes et ce que nous devrions être? Qu'est devenue l'augmentation naturelle de notre population depuis dix ans? Est-ce la guerre? quelque terrible épidémie qui nous l'a enlevée? Non: nous n'avons eu aucun de ces fléaux depuis dix ans. Pourtant oui, nous avons eu un fléau, le fléau de l'émigration; c'est lui qui a détaché du tronc national tant de rameaux pour en joncher le sol américain.

Mais, va-t-on dire, le recensement de 1861 n'était peut-être pas exact et avait grossi le chiffre de notre population? Non, c'est tout le contraire, nous aurions dû être plus nombreux.

M. Rameau qui nous a laissé des études si profondes sur l'avenir de la race française en Amérique, avait calculé en 1859, que l'accroissement naturel des 669,528 âmes que nous avions en 1851 aurait dû produire 980,000 âmes en 1861 au lieu de 847,615.

Ce calcul est certainement exact, car la différence de \$132,385 entre ces deux chiffres, ne dépasse pas le nombre des Canadiens-Français qui ont émigré aux Etats-Unis de 1851 à 1861. Or, si nous avions été 980,000 en 1861, ce n'est pas 1,116,566 que nous devrions être en 1871, mais environ 1,372,000. Or, comme nous ne sommes à peu près que 846,505 âmes, c'est donc 525,495 âmes que nous avons perdues depuis vingt ans.

Ce n'est pas tout encore.

Les Canadiens-Français avaient commencé à émigrer en 1760. M. Rameau disait que depuis 1760, l'émigration en avait enlevé au moins 155,000 à différentes époques, et que l'accroissement composé de tous ces émigrés, s'ils fussent restés dans le pays, aurait produit, en 1859, 5 à 600,000 habitants de plus.

Prenant pour base les chiffres les moins élevés, afin d'éviter toute contradiction, nous arrivons à la conclusion fatale, qu'au lieu de 850 à 900,000, il devrait y avoir de un million 300,000 à 1,400,000 Canadiens-Français dans le Bas-Canada. Et sans faire le recensement des Canadiens qui vivent hors du Bas-Canada, nous ne craignons pas d'affirmer qu'il y en a au moins 600,000 dispersés sur le continent américain, dans le Haut-Canada et les Etats-Unis. Il peut y en avoir même cent mille de plus, mais pas un de moins, car nous étions si effrayés des chiffres qui se déroulaient devant nous pendant nos calculs, que nous les réduisions autant que possible, afin de ne pas être taxé d'exagération.

Ajoutons que la proportion de la population anglaise qui n'avait jamais dépassé vingt-cinq par cent sera de trente-cinq à quarante pour cent cette année, c'est-à-dire que si dans un immense effort national, la population Canadienne-Française ne s'arrête pas sur la pente de la décadence, la moitié de la population sera anglaise et irlandaise avant 15 ans.

Ces chiffres n'ont pas besoin de commentaires, si le patriotisme n'est pas complètement éteint dans le cœur des Canadiens-Français, ils devront produire d'un bout du pays à l'autre un immense sentiment de douleur et une puissante réaction.

Nous les soumettons sans passion, mais avec amertume à tous ceux qui s'occupent de nos destinées, et nous les prions de ne pas chercher à en diminuer l'effet et la portée, par des subterfuges criminels. Nous les prions

aussi de cesser d'insulter à la Providence, en disant que c'est elle qui a fait cela.

Que dirait-on de celui qui voyant sa mère se débattre au milieu des flots se contenterait de dire: "c'est la Providence qui le veut." Pourrait-il ensuite faire un pas à travers le monde sans que de tous côtés, des voix irritées lui crient: "Malheureux, qu'as-tu fait de ta mère?"

Il est dans l'ordre de la Providence que l'homme avant de se courber devant la fatalité, fasse tout pour l'éviter, et il n'est ni raisonnable ni chrétien de diminuer chez un peuple le sentiment de sa responsabilité et de sa valeur morale.

Toute la politique du jour doit être de réagir contre cette situation malheureuse, de chercher un remède au mal qui nous dévore; et ce remède nous le prendrons, quelle que soit la main qui nous le donnera, malgré la répugnance qu'il nous inspirera.

Ce n'est plus le temps de nous consumer en discussions stériles, lorsque nous sommes sur le bord de l'abîme, ce sont des mesures énergiques qu'il nous faut. Nos antipathies pour tel ou tel régime politique devront même se taire devant les exigences impérieuses de notre situation. L'homme qui a une famille à soutenir ne demande pas à celui qui lui donne du travail, s'il est Américain ou Anglais.

Nous disions, il y a quelque temps, que le Bas-Canada n'avait aucune raison de repousser le régime actuel s'il y trouvait le progrès et la prospérité, si les provinces qui la composent comprenaient qu'elles doivent travailler à leur développement mutuel et respectif dans l'intérêt du tout. Combien à la vue des tristes résultats du recensement nous sommes convaincus plus que jamais de la nécessité de l'industrie agricole et manufacturière pour le Bas-Canada!

Dans tous les cas, il faut une action prompte immédiate, nous n'avons plus dix ans à perdre, il serait trop tard.

Mais le Haut-Canada est mécontent lui aussi, dit-on, sa population n'a augmenté que de 284,525 âmes. Triste consolation! Du moment qu'un homme verrait son voisin frappé de la maladie qui l'emporte lui-même, il devrait mourir content! Bien entendu, nous n'admettons pas que le Haut-Canada soit aussi mal que nous; seulement il est peut-être plus ambitieux, plus énergique et plus difficile à contenter que nous sommes. Mais allons donc! de pareilles choses ne se discutent pas.

Pauvre nationalité c'est donc là que tu devais aboutir après tant de sacrifices et de luttes glorieuses pour t'enraciner sur cette terre rougie de ton sang! Et pendant que tu es là souffrante, menacée de consommation, des hommes intelligents disent que c'est la fatalité qui veut que l'émigration te jette par lambeaux aux quatre vents du ciel! Tu es condamnée à mourir de faim sur une terre qui peut faire vivre des millions d'hommes.

Comme s'il n'y avait pas qu'une chose à faire pour tes enfants, une seule, se rallier, comme firent autrefois leurs pères, sous ton drapeau, pour te sauver du nouveau danger qui te menace!

Puissent les hommes du pouvoir et de l'opposition comprendre qu'on ne pourra faire trop de sacrifices pour opérer la réaction nécessaire! Puissent-ils convaincre la population qu'il est des circonstances où une nation doit se saigner aux quatre membres pour se sauver!

Le temps est arrivé de montrer si nous avons des hommes, si nous-mêmes nous le sommes.

L. O. DAVID.